

Compte-rendu Séance n° 5 du séminaire *Antheia* 21 mai 2015

De la place des femmes aux études de genre : la question du féminin dans l'Antiquité

Intervenants :

- Marion BONNEAU : *Le problème des études de genre appliquées à la médecine hippocratique.*
- Daniel LAROSE : *Le rôle de la femme dans le cadre de la cité chez Platon et Aristote.*

Coordinateur : Janyce DESIDERIO

Rapporteur : Eugénie HERBRETEAU

Présents : Marine GLENISSON, Eugénie HERBRETEAU, Anida HASIC, Hector DE ARRIBA GONZALES, Marion BONNEAU, Daniel LAROSE, Janyce DESIDERIO, Coralie DOREY.

1. Introduction

Marion Bonneau, actuellement en 2^e année de thèse sur la femme dans le corpus hippocratique sous la direction de Paul Demont, présente les problèmes méthodologiques liés à l'application des études de genre (*Gender studies*) aux textes gynécologiques du corpus hippocratique (*Maladies des femmes I et II, Femmes stériles, Nature de la femme, Excision du Fœtus, Superfétation, Génération, Nature de l'enfant, Maladies des jeunes filles*), qui posent des problèmes d'édition et de transmission du texte : il s'agit de déterminer si l'attention portée par les médecins hippocratiques à la différenciation des sexes (maladies masculines et féminines) fait de la différence sexuelle une différence parmi d'autres, ou la différence majeure (comme le présupposent les *gender studies*), afin de savoir si le corpus hippocratique justifiait par la nature de la femme son infériorité sociale.

Daniel Larose travaille, dans le cadre de sa thèse co-dirigée par Luc Brisson (CNRS) et Louis-André Dorion (Université de Montréal), sur « la méthodologie des cosmologies de Platon et d'Aristote ». Son intervention vise à montrer que ces deux philosophes sont en désaccord sur la place à accorder à la femme dans la cité.

2. M. BONNEAU, *Le problème des études de genre appliquées à la médecine hippocratique*

Marion Bonneau aborde cette question à travers 2 exemples concrets : le premier exemple concerne la présence de bouse de vache comme ingrédient principal de recettes gynécologiques (*Des Lieux dans l'homme* XLVII.6-8, *Maladies des femmes*, I.59 notamment). Des chercheurs comme Von Staden se sont intéressés à cet ingrédient troublant, qui apparaît essentiellement dans des recettes destinées aux femmes, pour en faire un exemple d'usage thérapeutique genré d'un ingrédient : la bouse de vache étant un excrément, connotant la saleté et l'impureté, cela signifierait pour Von Staden que le corps de la femme était considéré par les médecins hippocratiques comme impur.

Or ce point de vue est contestable dans la mesure où l'on ne sait pas si la bouse de vache avait les mêmes connotations pour les Grecs que pour nous. De plus, la médecine hippocratique ne fait jamais référence dans aucun contexte au corps féminin comme impur. Enfin, dans certains remèdes de *Maladies des femmes*, la bouse de vache n'apparaît pas comme ingrédient du remède à proprement parler mais comme « adjuvant » (composant du « récipient », aide à la fumigation, etc.). Comme la majeure partie des recettes se trouve dans le traité gynécologique *Maladies des femmes*, cela fausse peut-être notre appréciation des connotations de cet ingrédient. Sa présence ne justifie en tout cas pas que l'on y voie nécessairement un usage genré.

La deuxième illustration consiste à comparer des fiches individuelles de malades que l'on trouve dans les *Épidémies*, afin de savoir si, à maladie égale, on peut voir une différence dans la manière d'appréhender le mal et dans le traitement proposé.

On note que dans les *Épidémies*, la matrice serait plutôt un avantage, notamment pour les maladies impliquant de la fièvre, car la nature « hémorragique » de la femme permettrait la purification du mal (saignement par les narines, lochies, etc.). Les saignements menstruels, doublés ou non de saignements nasaux, ont plutôt une valeur positive.

Dans les *Maladies des femmes*, au contraire, la matrice serait plutôt une source de maladies. Parfois, le saignement nasal peut également être funeste pour la femme, comme dans le cas de la fille de Léonidès (*Épidémies*, VII.123). On peut penser que la crise et l'écoulement du sang par le nez n'ont pas suffi à éliminer le mal, ou bien que le médecin s'est trompé en ne diagnostiquant pas la déviation des premières règles de cette jeune fille. Selon Helen King, le caractère positif du saignement menstruel dans la guérison ne pourrait s'appliquer qu'à une γυναίκα (femme qui a déjà connu des grossesses) et non à une παῖς/πάρθενος. Toutefois, la seule distinction terminologique n'est pas pleinement convaincante pour expliquer le cas de la fille de Léonidès, notamment en raison du caractère vague du terme παῖς. Ainsi, le critère du saignement (et notamment saignement de nez) comme positif pour la femme contre les maladies ne semble pas toujours pleinement pertinent.

3. D. LAROSE, *Le rôle de la femme dans le cadre de la cité chez Platon et Aristote*

Pour Platon, c'est la partie irrationnelle de l'âme qui gouverne chez la femme, tandis que chez l'homme, la partie irrationnelle est gouvernée par la partie rationnelle (λόγος) et divine ; c'est pour cette raison que la femme doit être dirigée par l'homme. Les femmes que l'on voit apparaître dans les dialogues de Platon pleurent, crient, se frappent la poitrine, comme la femme de Socrate dans le *Phédon*. Toutefois, Platon pense que certaines femmes, par leur caractère naturel, pourraient se montrer suffisamment vertueuses pour jouer un rôle politique dans la cité, et ce malgré leur ἀσθένεια naturelle. Platon considère la vertu comme unique et non multiple : la vertu de la femme est donc de même nature que celle de l'homme. Dans sa cité idéale, Platon souhaite donc que les femmes des guerriers et des gardiens aient la même éducation que les hommes.

Malgré cette idée très novatrice pour l'époque, peut-on considérer Platon comme féministe ? Outre l'aspect anachronique de l'expression, ce n'est pas le cas, car Platon ne reconnaît pas l'égalité des conditions féminine et masculine : pour lui, être née femme est la punition d'une injustice dans une précédente vie. Malgré leur faiblesse naturelle, les femmes peuvent atteindre dans une certaine mesure la vertu masculine, mais une cité dans laquelle hommes et femmes seraient égaux serait porteuse de danger car démocratique. Les seules femmes concernées par l'égalité d'éducation sont les femmes des gardiens, donc une toute petite élite triée sur le volet.

Aristote, au contraire, attribue beaucoup plus traditionnellement à la femme un rôle d'auxiliaire et de subalterne. Aristote pense en effet qu'il ne faut pas perturber l'ordre de la nature qui a fait la femme après l'homme et plus faible que lui. Contrairement à Platon, Aristote considère que la vertu ne peut être unique ; il existe donc un courage d'homme et un courage de femme. Une femme qui manifesterait un courage masculin serait une effrontée, au comportement inapproprié. Par nature, la femme doit être commandée par l'homme. La supériorité de l'homme sur la femme est justifiée biologiquement, chez Aristote, par le fait que c'est le sperme qui donne la forme de l'homme, tandis que la femme n'est qu'un réceptacle passif. Pour Platon au contraire, comme pour les auteurs hippocratiques avec lesquels il a certainement eu des contacts, il y a une semence féminine. Ainsi, comme dans beaucoup d'autres domaines, Aristote s'inscrit en porte-à-faux vis-à-vis de son maître Platon, pour revenir concernant la femme à des conceptions beaucoup plus traditionnelles.